

Contre la chambre :
pour les enfants,
l'urgence de
reconquérir la ville
p. 13

Eulalie, Lou, Baba et
maman
p. 21

Camera obscura
p. 26

Room-by-room eulogy
of my first studio
apartment
p. 38

pist e s

MAGAZINE



ANTI-
CHAMBRE

Pistes N°0

Direction de publication Nicolas Deshayes
Prune Fargetton

Administration Siméon Brand Del Pozo
Nicolas Deshayes
Alec Dondero
Prune Fargetton

Équipe éditoriale Mattias Brami
Prune Fargetton
Gabriel Lecomte
Paule Naudin

Équipe créative Siméon Brand Del Pozo
Nicolas Deshayes
Catherine Didier
Alice Nguyen
Alix Pasqualini

Web Victor Gauchon-Lemaitre

Edito

Nicolas Deshayes et Prune Fargetton

Quand nous nous sommes rencontrés en deuxième année, ni l'un ni l'autre n'avait un statut d'artiste confirmé, le sticker du BDA au dos de notre ordinateur, un talent inouï pour le dessin ou un premier brouillon de roman. Tous les centres d'intérêt que nous nous sommes découverts, les micro-passions, les idées à dégrossir, ne trouvaient nulle part où s'exprimer en dehors de nos conversations.

C'est avec ce constat en tête, qu'un an plus tard, nous avons décidé lors d'un appel téléphonique Londres-Oxford que ces petits textes n'avaient pas été écrits pour rester cachés sur Google Drive, ni les dessins dans le fond d'un tote bag. Convaincus par la grande créativité et l'esprit des étudiantes et étudiants de Sciences Po, par leur sens de l'humour et leur engagement, scandalisés (oui, scandalisés !) par l'absence d'une publication papier à Sciences Po et désireux de permettre à tous ces yeux et ces cerveaux de se rencontrer et de participer à un projet commun, nous avons créé Pistes. Notre premier thème s'est imposé naturellement.

Malgré les efforts de nos contributeurs les plus taquins (*Jeanne Bussy*, *Maoré Bozom*, *Ariane Derrien*) pour la calomnier, l'« Antichambre » tient bon. Elle est un avant, une entrée dans le projet de ce magazine qui s'efforcera, deux fois par an, de donner à voir et à lire les productions des étudiants. En créant Pistes, nous voulions assurer un espace souple d'expression, d'interrogation et de critique, organisé autour d'un thème, qui vous donnerait la parole. En rassemblant ce numéro, en feuilletant les photographies, essais, poèmes, pein-

tures et fictions que vous avez soumis, il est apparu que seul le cadre manquait, puisque le désir de le peupler était déjà bien présent.

Nous avons pris un plaisir immense à sélectionner, éditer, assembler ces contributions, à découvrir les différentes portes par lesquelles vous avez choisi d'entrer dans le thème et de vous en saisir. Dépliée ! scrutée ! décortiquée ! pétrie ! pulvérisée ! la maquette de notre antichambre imaginaire. *Gaïa Huaina* explore ainsi l'intimité dans ses murs feutrés, tandis que *Lorraine Bourget* décide de gommer ces mêmes murs et, ce faisant, interroge les politiques urbaines pour mieux décroïsonner l'enfance. L'antichambre est aussi une réflexion sur l'attente, sur le sentiment étrange et familier de solitude dans lequel elle nous laisse, même au milieu des autres (*Gaïan Guyoton*). Cette pièce imaginaire permet la disposition d'esprit qui accompagne toute perception, visuelle (*Juliette Klopp*), comme auditive (*Sam Le Coutour*).

Merci à Alice, Siméon, Alec, Mattias, Paule, Gabriel, Catherine, Alix, Margaux, Alexandre, Victor et Anaïs Rose, sans qui Pistes aurait été un endroit bien triste. Mille mercis à nos cent contributeurs. L'antichambre, cet espace transitoire au nom un peu pompeux, aura grâce à vous été incroyablement remplie de mots et de couleurs, elle aura été vivante.

Merci, lecteurs, lectrices, d'être les derniers visiteurs, les plus importants, à fouler le plancher de cette petite pièce qui ouvre sur un espace dont on ne sait encore que peu de choses, mais dont on espère qu'il sera très habité.

Sommaire

04 Aux racines
d'une révolution
intellectuelle Jeanne Bussy
Ariane Derrien

06 Only threw this
party for you Inès Fleury
Gaïa Huaira

08 Contre la chambre :
pour les enfants,
l'urgence de Loraine Bourget
Siméon Brand Del Pozo
reconquérir la ville

17 Le trottoir du 27 Article collaboratif

21 Du banissement
des réveils Sam le Coutour

20 Eulalie, Lou, Baba
et maman Gaïan Guyoton

22 Appartements
privés et Catherine Didier
Apio Tunmer
autres poèmes

Sommaire

- 24 Partir,**
juste avant Emma Newhouse-Malek
- 26 Le temps**
d'une fuite Jade Gabion
- 28 Trottoir à Bangkok** Mattias Brami
Ninon Vogel
- 30 Les autres, vus**
par un bout Anaïs-Rose Leplant Poccacchard
de leur chambre
- 32 Room-by-room**
eulogy of my
first studio
apartment Mathilde Cantat
Gaïa Huaira
- 34 Narcisse** Juliette Klopp
- 35 Le billet de Sam** Sam le Coutour
- 39 L'autre deux** Sara Couffignal
Léopold Vezard
- 41 Gneugneugneu** Maoré Bonzom
- 44 Remerciements**

AUX RACINES D'UNE RÉVOLUTION INTELLECTUELLE

UN BILLET HUMORISTIQUE DE JEANNE BUSSY
ILLUSTRÉ PAR ARIANE DERRIEN

À la première distribution du magazine Pistes, certains s'inquiètent de l'avenir de Sciences Po, tandis que d'autres y trouvent un objet de divertissement.

Aux portes du 27 rue Saint-Guillaume, un groupe d'étudiants joue aux distributeurs de presse : l'édition 0 du magazine Pistes circule. À travers l'écrin traditionnel de l'imprimé, ils se livrent à une entreprise nouvelle : devenir les hérauts d'une révolution intellectuelle et créative. C'est une nouvelle épidémie, subtile et contagieuse, qu'attrapent communément nos élites universitaires. Alors prisonnières des chaînes d'une rigueur académique étouffante, elles désertent maintenant les assommantes normes institutionnelles pour s'abandonner à la tentation irrésistible de la liberté artistique.

« - Tenez, tenez le semestriel, messieurs-dames, à ne point manquer ! Ayez donc sous vos yeux toute la créativité insoupçonnée des Sciences-Pistes rapportée dans ce précieux imprimé !

- Mon cher ami, avez-vous entendu parler de cette dernière sortie ? Il paraît qu'ils se donnent pour but de dénicher les artistes de notre école.

- Il va sans dire que les étudiants sont lassés des conversations pompeusement intellectuelles et de ces interminables débats infertiles sur l'importance d'une nouvelle heuristique post-structuraliste

de la déconstruction ontologique des relations internationales, ou de tout autre sujet exagérément pédant. Maintenant, au Basile, vous ne trouverez plus que des âmes libres qui ne s'expriment pas par de longs plaidoyers disserteux, mais par des discours esthétisés. C'est plus attrayant...

- Cette école n'est donc plus ce qu'elle fut, son excellence semble se dissiper. Nos académiciens se veulent maintenant poètes et photographes. Bienvenue à Sciences Art Poétique, l'école où l'on étudie la politique un carnet de croquis à la main et un regard pensif sur la société ... c'est ainsi qu'ils trouvent toutes leurs idées qu'ils s'imaginent pouvoir révéler ce qu'il y a de plus profond chez l'humain. Mais enfin, ne vous en faites pas tant, un Sciences-Piste reste un Sciences-Piste.

- Que dites-vous ?

- Je dis que ces prétendus artistes, que j'appellerai plutôt les précieux de Sciences Po, sont empreints d'un art particulier du jargon. Sous couvert de créativité, vous y trouverez en réalité des articles truffés de termes académiques grandiloquents et de mots alambiqués. On y valorisera tout ce qui est original et incompréhensible au premier abord. Toutefois pensez-y : vous pourrez vous en servir comme source d'amusement. Cela égayera vos soirées, croyez-moi. Décryptons ces poèmes et dessins, révélateurs de philosophies ultra-complexes aux significations insondables. Tenez, prenez cette première édi-



tion qui a pour thème « l'antichambre », espace d'intimité, d'attente ou d'introduction. Voici une photographie d'une entrée et de sa commode à chaussures, prise en contre-plongée pour une esthétique qui diffère, puisque qu'il est impératif que rien ne soit fait de façon ordinaire. La signification cachée : c'est une métaphore du capitalisme à travers le prisme individuel du consumérisme, voyons !

- Et on ne sera pas étonné d'y retrouver un article intitulé « La salle d'attente, lieu d'une temporalité infinie entre suspens et ennui, reflet de l'absurde contradiction de la condition humaine », ou encore « La salle d'attente, métaphore physique d'un extrême rapport de pouvoir élève-professeur, patient-docteur, client-avocat ».

- Vous avez tout compris ! Ainsi, mon cher, si certains étudiants de Sciences Po semblent se perdre dans des méandres artistiques et intellectuels, souvenez-vous que ce n'est qu'une façon sophistiquée de se distinguer en bousculant quelques codes barbares. Après tout, n'est-ce pas là le véritable art des Sciences-Pistes : nous donner de la peine avec une photo floue ou un texte quelque peu énigmatique. Et puis, ne vous inquiétez point : se vouloir artiste ne signifie pas le devenir, et ces jeunes gens n'abandonneront jamais leur diplôme, à leurs yeux si précieux, pour aller peindre dans la rue sans un sou en poche.»

Only Threw This Party for You

text by Gaia Huaira

photos by Inès Fleury



You feel out for anything resembling empathy or interest on the lower base of my back, a gentler hand skimmed over the sliver of skin in between my mini skirt and sheer black top.

On purpose, i don't wear a bra as we watch torture porn masquerading as a horror film. My boyfriend writes to me from back home; I leave a message saying I'll talk to him later and abandon myself back into the unambiguous comfort of your embrace.

A month passes,

back at the family house I tell my mother I still have sinful thoughts about women

Biting the apple once again, only in thought though.

My father does not speak when I discuss lesbian novels at the dinner table' he does not think I am sanctifying the shame that ten years in the catholic church could not bury.

In the tram on a winter night your current fuck-girl doesn't look me in the eye, she shows up the next day all "are you serious??"

Truthfully, reassuringly, nothing is actually going on between us.

Her boyfriend is in a warm-lit street as she clings onto you at the afterparty "of course you're the kind to convert straight girls" I beam with desire in the canapé-lit of your dingy apartment.

To dissuade you from speaking to me again I do not talk to you for two weeks,

I tell you of my inefficacy in sexual exploits:

I have only kissed three girls over two years ago,

I am unmotivated and lazy,

I am traumatised and vulgar,

I am not even very good at masturbation

you shrug, of course you do: "it comes pretty naturally to me.", bitch.

On purpose, you arrive two hours early to my house party only to end up

eating a pitiful looking quiche with my boyfriend,

grinning at the sports references I would never wish to understand,

like the stereotype of a butch girlfriend you truly are.

Faux-friendliness doesn't keep you from glancing over at me in conversations with others.

You hate it when I drink—

short vodka panting, sea moss hair dye, dressing you up in my punk rocker clothes—

I tell you that I sometimes tremble when you are near.

Self conscious and sweet, taking two steps into the kitchen just to stare down the sink.

Everyone already knows anyway.

You joke that my cheap Urban Outfitters tulle dress isn't revealing enough

I joke that I am in love with you,

We unanimously ignore a sincere chittering beneath our chest plates.





CONTRE LA CHAMBRE

Pour les enfants, l'urgence de reconquérir la ville

Journaliste

Lorraine
Bourget

Photographe

Siméon
Brand Del Pozo

En 2016, seuls 41% des enfants de 6 à 17 ans atteignaient les recommandations de 60 minutes d'activité physique, selon Santé publique France. Souvent légitimée par son inadaptation aux plus jeunes, la peur de la rue éprouvée par les parents cloître les enfants chez eux, dans leur chambre. Contre ce constat, des initiatives émergent çà et là pour redonner aux plus jeunes les clés de l'extérieur.

« *Les filles, on rentre, yallah !* » Au pied de la pente du parc de Belleville, à Paris, la nuit grignote les dernières lueurs du soir et deux sœurs échappent inlassablement à leur mère.

Depuis 20 minutes, la quarantenaire, cabas trop rempli à l'épaule, tente de les faire redescendre de leur perchoir, mais rien n'y fait. Là-haut, au sommet de leur tour d'observation, les petites ont vue sur toute la ville. Pour gravir la côte inclinée à 30 degrés, chacune y est allée de sa méthode : l'une a agrippé tant bien que mal les prises d'escalade vissées au sol, couru, hissé son mètre trente le long des filets de grimpe. L'autre a remonté le toboggan, rampé, escaladé les marches deux à deux.

Entièrement rénovée en 2018, l'aire de jeux de la rue des Couronnes garde les stigmates de son apparence précédente. Dix ans plus tôt, l'agence de paysage française Base et la mairie de Paris y inaugurent un tout nouvel espace, où il n'est pas question de limiter l'imaginaire des enfants à la surenchère sécuritaire de leurs aînés. Plutôt, comme l'explique Clément Willemain, co-fondateur de Base, au média Espazium, il s'agissait de « *fournir un maximum d'expériences possibles, de vertiges, de prises de risques mesurés, de confrontation avec le danger* ». L'aire prend de la hauteur par paliers, regorge de cachettes, se métamorphose tantôt en donjon, tantôt en bateau. Certaines de ses installations

sembleraient presque placées là par hasard, tant le lieu multiplie les possibilités d'appropriation par les plus jeunes.

« AUTREFOIS, ON AVAIT PEUR DE LA FORÊT »

Ce que cette aire a de si particulier ? Sa raison d'être. La démarche de l'agence Base s'inscrit



dans la continuité de celle de Francesco Tonucci, expert en psycho-pédagogie. Dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, lui qui a grandi dans l'après-guerre fait un constat : la disparition des plus petits de l'espace public, à cause de l'hostilité croissante du milieu urbain. « Autrefois, on avait peur de la forêt. C'était la forêt du loup, de l'ogre, de l'obscurité. [...] C'est en revanche en ville ou dans le voisinage qu'on se sentait en sécurité », se souvient-il.

En 1991, le chercheur italien met ainsi en place une expérimentation à Fano, sa ville natale, nommée « La ville des enfants ». Développé dans un livre éponyme, publié en 1996, le projet suggère de repenser complètement la manière de faire la ville, en l'adaptant aux plus petits. La circulation doit être ralentie et marginalisée, les trottoirs élargis ou supprimés, la visibilité augmentée. Les enfants doivent pouvoir sortir seuls et s'épanouir sur des « terrains d'aventure », version améliorée des aires de jeux banales et insipides. Sa doctrine, « choisir l'enfant comme paramètre pour la transformation de notre ville », passe aussi par la constitution de conseils démocratiques de jeunes pour décider de l'avenir de leur municipalité.

Depuis, l'initiative s'est transformée en un réseau international, auquel plus de 300 villes de 15 pays différents prennent part. À Pontevedra, dans le nord-ouest de l'Espagne, les écoliers marchent désormais

seuls vers l'école. Au début des années 2000, le maire de la commune de 83 000 habitants a métamorphosé la ville en un havre sans voiture et est rapidement devenu un exemple mondial. Suppression des places de parkings, fermeture de la plupart des routes, élargissement des trottoirs, développement des espaces verts... Autant de mesures qui profitent autant à la sécurité des enfants qu'à l'épanouissement des plus grands.

De tous les acteurs du réseau de



Tonucci, la France n'est pas la meilleure élève. Si certaines municipalités, telles que Montpellier, qui a reçu le label « Ville amie des enfants » en 2017, font preuve de volontarisme en la matière, la majorité des actions restent l'affaire d'initiatives isolées.

« UN LIEU HORS DE LA FAMILLE ET DE L'ÉCOLE »

À Paris, il est impossible, en se baladant le long du canal de l'Ouereq, de rater le Cafézoidé. Sur sa terrasse, des créations en mosaïque, en fil ou en bois, de gigantesques feuilles de dessin et des bambins de tous âges. Lorsque l'on s'engouffre dans ce café associatif pour enfants, la première étape est de quitter ses chaussures. Ce n'est qu'après cela que l'on peut accéder aux mille mondes que l'établissement propose.

Ici, les enfants, encadrés par des adultes bénévoles et quelques

salariés, peuvent aller et venir librement, prendre le goûter, jouer du piano, du djembé, chanter, s'essayer au trapèze, grimper aux échelles en bois, se lover dans les cabanes ou se décorer le visage de mille couleurs. Le long de la terrasse, des blouses de peinture et des déguisements pendent au fil à linge. Les plus petits prononcent leurs premiers mots en imitant les plus grands, qui passent dire bonjour après le lycée.

Depuis plus de vingt ans, Anne-Marie Rosentas, sa fondatrice, veille sur le lieu. « On a ouvert un 1er août, en plein pendant les vacances. Dès le début, on était en phase avec les enfants », sourit-elle. Le déclin à l'origine de cette sorte d'utopie aux grandes baies vitrées et au joyeux bazar ? « Je suis une enfant de Mai 68, rigole la septuagénaire aux longs cheveux noirs et boucles d'oreilles poupées. Ado, comme je venais d'une famille nombreuse et populaire, je devais m'occuper de mon petit frère. Mais moi, tout

ce que je voulais, c'était voir mes copines. Ensemble, on rêvait d'un lieu comme celui-là, hors de la famille et de l'école, où on pourrait faire un peu comme les grands au comptoir, se retrouver et s'amuser. »

Libres de vaquer à leurs occupations la plupart du temps, les enfants ont aussi à leur disposition des ateliers artistiques encadrés par des professionnels et des temps de réflexion. À chaque élection nationale, ceux qui le souhaitent peuvent rédiger leur propre programme et un vote est organisé. Les propositions de juin 2024 ont été inscrites dans un carnet. Aboubakar, 9 ans, veut pour les peuples du monde entier la fin de la pauvreté et de l'injustice. Et, pour le Cafézoidé, une tyrolienne qui traverse les salles communes.

En plus d'être un lieu de développement et de socialisation essentiel pour les enfants et adolescents du quartier, le Cafézoidé milite pour leur plus grande inclusion dans les espaces urbains. Pionnière de l'initiative de la « rue aux enfants », moment de piétonnisation et de conquête de l'espace public par des ateliers, des jeux et des spectacles destinés aux plus jeunes, la structure a inspiré plusieurs acteurs associatifs et institutionnels à faire de même. Par exemple, David Belliard, adjoint écologiste chargé des transports à la mairie de Paris, expliquait l'année dernière à France Bleu Île-de-France vouloir atteindre « 300 rues aux enfants d'ici 2026 ». Mais malgré la bonne presse, pas question pour le Cafézoidé de chercher à s'étendre : l'association tient à rester « un lieu d'expérimentation libre, au service des enfants. »



Le trottoir

Sur un thème, nous avons demandé aux membres de la rédaction de Pistes de rédiger un texte. La longueur, le style, le ton, le format, laissés à leur appréciation. Voici ce que leur évoque cette antichambre entre la rue et l'université qu'est le trottoir du 27.



Photos par Mattias Brami

Sur le trottoir du 27 on se presse pour pas rater le début du TD. On se croise, on cherche la carte au fond du sac, ou rouvre encore le sac pour le montrer aux agents. On s'y donne rendez-vous. On bloque on manifeste on chante en cœur on se fait nasser par les flics sur le trottoir du 27
– Anonyme

Jeudi matin, 8h. Il pleut des cordes et bien évidemment je n'ai pas de parapluie. Les cheveux trempés, je me précipite vers l'entrée de Sciences Po, mais alors que le vigile lève le bras pour me demander ma carte de scolarité, mes cheveux s'accrochent subitement aux boutons de sa manche. On est restés dans cette position, sur le trottoir du 27, un peu cocasse tout de même, lui le bras tordu, moi les cheveux arrachés, sous la pluie qui continuait à tomber. On s'est démêlés et puis en regardant sa manche où des cheveux pendaient encore, il a dit "C'est mal parti, ma femme a les cheveux bouclés". Depuis, à chaque fois qu'on se croise devant les portes de Sciences Po, il me laisse rentrer sans carte (flex). Bref, tout ça pour dire que lui et moi on a une liaison capillaire.
– Alice

du 27

Je t'attends depuis toute à l'heure. Je fais semblant d'écrire un message sur l'appli météo pour pas avoir l'air trop bête, je marche en mimant exagérément le fait que je t'attends, je lève la tête, je regarde à gauche et à droite. Sans avoir rien fait de mal, je me sens humiliée. Je m'assois sur le bord du trottoir, et immédiatement je regrette. Je suis terriblement gênée. Le trottoir du 27 il est un peu snob si vous voulez mon avis, il connaît pas les fesses des étudiants en dehors des sit-in. S'asseoir par terre c'est quand même l'emblème de la jeunesse, mais je sais pas, ici ça se fait pas. Franchement je cherche et j'arrive pas à me souvenir de qui que ce soit qui se serait assis ici sans raison particulière. Je vais quand même pas me relever tout de suite, je voudrais pas qu'on se dise que je suis paumée. Assise, je suis à hauteur de fesses, ça me fait rire. J'ai pas d'attraction particulière pour les fesses, c'est assez étonnant je sais, mais c'est pas vraiment un choix. Je pouvais quand même pas m'empêcher de regarder les fesses qui s'agitaient pour aller en cours. Elles se dandinaient comme si elles allaient faire un truc important. D'un coup ça m'a paru évident, c'est pas le trottoir qui est snob mais bien les fesses des étudiants. Pas un jean délavé, pas une poche décousue, pas une trace de gazon, pas un taille basse trop bas, pas un string trop serré, que des petites fesses bien propres qui se pressaient pour aller en cours. Je me suis levée, t'étais toujours pas là, et j'ai rejoint les petites fesses du 27.

- Margaux



Je sais pas trop pourquoi, mais pour le même arrêt de métro, j'arrive à Sciences Po par la rue de Grenelle et j'en repars par le boulevard Saint-Germain, toujours. Du coup, le coin gauche du trottoir Saint Guillaume rime avec les yeux mi-clos, les cheveux mouillés par la douche et la course parce que je suis en retard ; le coin droit, c'est tout l'inverse, le pas traînant à mesure qu'on se raconte nos journées, les yeux grands ouverts et les cheveux tout emmêlés. Entre les deux, finalement, ça n'est pas très important.

- Mattias Brami



Le monde est rond comme une pizza.
Eluard n'était pas platiste. Qu'on s'en
déchire la croûte ou le trottoir : on revient
toujours au même endroit. Aussi, quand
vous passerez celui du 27, ne vous montez
pas trop la tête.
- Paule



Monique habite depuis l'été 1976 au 29 rue Saint Guillaume. Fraîchement sortie de ses études dans la meilleure école de finance de France (une formalité pour elle) et poussée par l'urgence de quitter le cocon familial (un modeste foyer sur le Quai d'Orsay), elle s'est empressée d'acquérir ce taudis haussmannien de 110 mètres carrés. Quelle ne fut pas sa surprise quand le 1er septembre 76 (date qu'elle maudit encore aujourd'hui), elle découvrit à sa porte une joyeuse cohorte d'étudiants. Prise de curiosité, elle leur demanda ce qui justifiait ce remue-ménage dans ce qu'elle pensait être l'une des rues les plus paisibles de Paris. Le choc fut brutal. Comment avait-elle pu faire preuve d'une telle ignorance ? En larmes, elle gravit laborieusement les escaliers de son appartement, injurant à voix haute son agent, et tous les malheureux étudiants croisés ce jour-là. Malgré les années, Monique ne s'est jamais accoutumée à cette effervescence constante. Chaque matin, entre son comprimé pour la tension et celui pour ses douleurs articulaires, elle s'installe, café en main, au rebord de sa fenêtre. De là elle scrute, analyse, peste et rumine des propos si venimeux que les élèves devraient tous les jours la remercier d'habiter au 5e étage. « Toujours en retard celui-là, c'est la quatrième fois de la semaine. » « Qu'on lui achète un porte-cartes ! c'est la troisième fois qu'il bégaye devant le personnel d'accueil. » « Cinquième cigarette... Avec un peu de chance, il finira par s'enrouer pour de bon et je n'aurai plus à supporter son rire niais chaque matin. » Mais malgré ses râleries incessantes et la langueur suffocante d'une existence en demi-teinte, elle reste. Car parmi les centaines de cachets, pilules, gélules qu'elle ingurgite chaque jour, le seul traitement qu'elle ne rate jamais reste sa dose quotidienne de jeunesse.

- Gabriel

rue st.

sidewalk at saint-guillaume

footsteps tap quietly on the worn sidewalk at 27
sunlight pools warm in tar seams, a gentle midday breath
plane-tree leaves scatter green confetti over notebook spines
tiled awning drips heat onto the sidewalk outside a small sandwich shop
inside, voices hum low as bees; warm ciabatta scent drifts through the open door
a brown-paper bag crinkles in my palm, a red san pellegrino can in the other
beneath rocolino's monochrome eaves, lunchtime unfolds in quiet gestures
i unwrap an erwanino, pesto and olive oil warm the toasted ciabatta
i'm never far from 27 - only a few steps from 30 where concrete swallows color whole
late afternoon cools as shadows gather on pavement and stone
i carry these small rituals - sandwich, bottle, silent conversation - in memory
a gentle nod toward departure; tomorrow, another city will hold these footsteps
- Anonyme



2021, (ou, De l'impossibilité de se projeter):

« Sciences Po Paris » sur Google

Juste un logo rouge et blanc

« Sciences Po Paris photo »

C'est ça l'entrée?

« Sciences Po Paris BELLE photo bâtiment »

Toujours la pierre blanche incurvée avec des grilles noires, trois entrées sur le trottoir.

Ou De la résistance architecturale à la vague de Tiktoks aesthetic (DAY IN MY LIFE AS

ZZZZZZZ).

- Prune

Guillaume.

DU BANNISSEMENT DES RÉVEILS

Sam le Coutour

6 : 45	Smells like teen spirit, Nirvana
6 : 49	Ouverture Don Giovanni, W.A. Mozart
6 : 55	21st Century Schizoid Man, King Crimson
7 : 03	Time, Pink Floyd

6 : 45. 137ème jour. C'est la 137ème fois que Charlotte se réveille avec Dave Grohl qui claque son break iconique sur "Smells like teen spirit". Un extrait choisi pour son tonus, et par goût, voire fanatisme de notre lève-tôt. Un choix qu'elle regrette, tout comme ceux d'entre nous ayant commis l'erreur de penser qu'un réveil est plus digeste avec la pilule musicale de notre choix. Le traditionnel son du matin n'est plus qu'amer lorsqu'il déchire votre rêve sans prévenir, vous extirpant de force d'un silence qui vous berçait. Charlotte n'en peut plus de ce réveil *nirvanesque*.

De la première partie d'un concert au premier morceau d'un album en passant par la première track de votre playlist préférée, l'antichambre est un moment crucial. Toutes sont plus iconiques les unes que les autres

: un cri de James Brown sur "I Got You", deux coups de pieds et un claquement de main pour "We Will Rock You" ou Céline qui se présente à nous en chantant "Le ... ciel bleuuu..." sur la tour Eiffel pendant la cérémonie des Jeux Olympiques. Dans un contexte où la musique s'impose toujours plus brutalement à nous, cette antichambre tend à disparaître mais il faut réaffirmer sa nécessité. Je vous propose donc d'explorer différentes antichambres musicales afin que Charlotte trouve un réveil à sa convenance.

“Je veux une musique un peu tragique, qui me somme de me lever, de sorte que cette histoire de réveil me pousse à vivre.”

me dit Charlotte, alors voici ma proposition.

L'ouverture de Don Giovanni débute sur deux accords lourds : on se fait écraser dès l'entrée. S'ensuit un rythme lancinant qui nous laisse en suspens jusqu'à... Il était une fois dans l'Ouest ? Souvenez-vous de la musique de l'homme à l'harmonica de Morricone, on retrouve ici une mélodie troublante sur le même ton : ça sent le roussi. Ici, c'est pesant, c'est sombre, c'est dramatique et c'est parce que Mozart joue la fin.

L'opéra a pour première action la fatale défaite en duel du Commandeur qui veut protéger sa fille de Don Giovanni. Cependant, ce dernier se voit rattraper par son orgueil, ses excès et ses péchés lorsque le Commandeur, dont l'âme habite sa propre statue de pierre, le condamne sur cette même musique qui a ouvert la pièce. Mozart en débutant et en terminant la pièce sur ces notes, affirme la fatalité du destin sur son récit et ses personnages, tandis que le spectateur applaudit les mêmes notes qui l'ont introduit à un récit désormais cyclique.

Astucieux ! Que penses-tu d'une musique sur le destin pour le lever et le coucher Charlotte ? Notre lève-tôt me répond :

“Une musique fatale qui dicte une journée ne vous incite pas à vivre de nouveau chaque matin.”

glaçant constat Charlotte, mais honnête.

“Pour éviter la fatalité, je veux une musique plus riche, plus rock. Un truc qui casse les codes et la routine, qui surprend.”

Issu de l'album In the court of the Crimson King, “21st Century Schizoid Man” signe le début de l'âge du rock progressif, du nouveau. Pas mal pour se réveiller sans mettre les pieds dans la routine ; mais Charlotte estime qu'elle n'est pas capable de renouveler son existence quotidiennement, dès 7:00 du mat', tant qu'elle n'a pas pris de café.

L'album est un récit, qui débute par ce morceau bouillonnant et énergique, décrivant l'homme “schizoïde” du XXIème siècle. Les timbres altérés (chant et saxophone) garantissent un réveil sans rechute sur l'oreiller, tandis que le tempo rapide, lors des parties instrumentales aux riffs de guitares endiablés, contribue à la vigueur de l'éveil, qui jamais ne ralentit, avant une fin cacophonique, qui annonce le début de la journée. Alors que ce morceau submerge l'auditeur, la suite de l'album se révèle beaucoup plus planante, avec le mellotron (synthétiseur caractéristique du genre), la voix de Greg Lake ou encore la flûte. Ainsi, “21st Century Schizoid Man” est une introduction des plus originales, l'élément le plus nouveau artistiquement, qui diffère du reste de l'album. Au lieu de laisser l'ambiance s'installer, elle la provoque.

King Crimson nous avait prévenus. L'album a comme premier son un lourd sifflet de train. Ce “Tchou Tchou”, chacun le sait, veut dire “j'arrive” en langage ferroviaire : vous allez être frappé en pleine figure. Et, sur la pochette de l'album, un visage déformé par son cri indique subtilement que cette musique défrise plus qu'elle n'apaise.

Charlotte n'est ni convaincue par le gros monsieur tout rouge de la pochette et encore moins par l'idée de se faire écraser par un TGV matinal.

“Pourquoi pas un réveil qui ne commence pas par de la musique tout de suite, qui me laisse le temps de m'y préparer ?”

C'est pas bête, une introduction non musicale peut être marquante et efficace pour installer un sujet avant de laisser le morceau s'y consacrer pleinement.

Le son des réveils grinçants, des horloges d'antiquaires et des clochers d'églises ouvre le morceau. Le sujet est annoncé : le temps.

Doit-on se réveiller, et commencer à vivre ? Ou cette cacophonie n'est-elle qu'une illustration d'un temps brouillé, qui n'a pour forme que celle qu'on lui donne ? Avant de se perdre dans ces questions, la basse donne la réponse en un pendule régulier que l'on suit pour entrer dans l'atmosphère de "Time" et écouter la réponse. Roger Waters constate à 28 ans : le temps, ça passe vite. Un retour sur soi plus qu'une mise en garde, Waters raconte sa jeunesse vécue dans l'attente constante du destin avant de se rendre compte, tardivement, qu'il a toujours eu les deux pieds dedans. Charlotte m'informe :

“Si je me réveille en musique sur le bruit d'un réveille-matin qui fait DRING je vais devenir doublement folle.”

J'en conviens, Charlotte.

“Dans ce cas-la, autant prendre une musique qui fait tout à la fois !”

Metropolis pt.2 est, pour résumer, la séance d'hypnothérapie de Nicholas. Ce jeune homme, troublé, cherche à analyser ses rêves. L'album débute sur "Scene One: Regression". Une horloge, tic dans l'oreille gauche, puis tac, dans l'oreille droite. À la Pink Floyd, le groupe dilate le temps pour mieux le remonter. Une voix, calme, celle de l'hypnothérapeute. Il indique à Nicolas comment se détendre pour entrer en hypnose et se plonger en lui. Les souvenirs autant que les rêves se réveillent en fond lorsque la guitare acoustique et le chant débutent. La voix s'adresse à nous autant qu'à lui, nous guide et nous dirige dans cette transition. Pour Nicholas elle se fait entre lui et son inconscient, pour la notre elle permet d'appréhender l'album.

Aussitôt, "Overture 1928" s'enchaîne. Différente et singulière par sa composition purement instrumentale, elle nous fait découvrir les

contours métal progressif de l'album, avec une ouverture à plusieurs échelles et une énergie digne de King Crimson. On se cherche dans cette musique, avant de découvrir la vie antérieure de Nicholas, contenue dans ses rêves. À la fin de l'album, le voile est levé, la séance semble terminée. Mais on apprend dans l'épilogue que sur le chemin du retour, Nicholas meurt, assassiné par son hypnothérapeute. Une fin sèche qui sonne comme un retour en arrière où l'hypnothérapeute fait résonner sa voix à nouveau, nous manipule encore une fois, nous indiquant la sortie avant de nous prendre en traître : une fin annoncée dès le début, tragique et fatale, à la Mozart.

“Pourquoi est-il mort ?”

demande Charlotte.

Pour comprendre, il faut écouter l'album. Elle me rétorque :

“Je préfère encore me réveiller sur la même musique qu'hier plutôt que sur la voix d'un assassin psychopathe hypnothérapeute qui me plonge dans des traumatismes sur du métal en guise de réveil”.

Un point pour Charlotte.

Voici le constat de notre recherche : Charlotte a convenu qu'il valait mieux faire la grasse mat' ; et à présent, si d'aventure vous écoutez une musique, assurez-vous toujours d'avoir entendu le début, le tout début, et de l'avoir bien écouté.



Eulalie et Lou

par

Gaïan

Guyoton



Baba et maman

APPARTEMENTS PRIVÉS

et suite d'éléments détachés

Slimane a perdu sa femme dans l'incendie
du 10 mars 1973
l'escalier a fait quatre tours sur lui même
une bouteille d'eau
fraîche ou à température ?
à température, avec un café,
deux cafés, un simple et l'autre avec du sucre.
c'est tout?

Tu es là?

l'offrande et le coeur
il est parti
une boîte de chaussures
pointure: 39
couleur: rouge/ femme
toutes les mains se joignent

s'étirent
les insectes s'indignent
se révoltent
le linge pend dans une pièce à part
un père s'avance
si l'écriture
une mère
[indépendant]
la joie et la patience
si l'écriture
demain

L'ÉLECTRÉ DE LA GRANDE BORNE

Dans un appartement d'un grand ensemble
Un locataire reste allongé toute la journée dans sa baignoire, une ampoule
— braquée sur son visage, et il s'imagine la mer, le soleil et la plage.
il s'imagine la vie, l'amour et la faim
Il s'imagine coucher avec la femme du voisin
Il s'imagine épouser le voisin, élever une famille avec lui
Il s'imagine que ses doigts poussent
que ses cheveux s'enflamment
que sa peau fond
Il pense aux steppes de Sibérie
et au chauffeur de taxi italien de Buffalo
il pense à cet ami qu'il dévora une fois au goûter
au goût des lèvres
aux arbres morts
en voyant l'eau de son bain
Il pense au sel dont regorge le ciel
il pense au bruit du rateau qui racle les feuilles sur les graviers du jardin



CAMERA OBSCURA

(salle d'eau)

Le ciel meurt
dans un bain de sang
il n'y a pas de lendemains sans la fenêtre ouverte
sur les zones, les espaces,
les miracles étroits et les désirs clos

Il se vide sur terre
en pensant à elle
son cœur vibre
ses lèvres sont sèches
on les embrasse
le soleil se couche
il ouvre son lit
la nuit arrive
il la serre
il ouvre ses bras
La nuit s'étale
il la berce
la nuit règne
le bonheur triomphe
il n'y a plus de saisons en enfer
il n'y a que des gens heureux

texte par Apio Tunmer
illustration par Catherine Didier

Partir, juste avant.



Demain, pas de doute, c'est le grand bain. On s'apprête à collectivement prendre nos cliques et nos claques pour aller traîner notre égo ailleurs. Excitation et appréhension se mêlent à l'idée de quitter la terre maternelle, et de sauter – le plus loin, le mieux. Ces mois de printemps ont la saveur d'un avant-goût, la viscosité d'une prémonition. Ils nous saisissent de vertige, depuis là-haut, du bord du précipice. La veille du départ un horizon de choix et de destins s'ouvre à nous, mais sa ligne est noyée dans la brume. Quel chemin emprunter ? L'univers tout entier semble à portée de main. L'ambition nous attire vers la voie académique, qui rime avec prestige et intellect, au risque de sacrifier la détente, l'oisiveté et le soleil, et d'ignorer le cri du cœur, celui qui appelle à l'aventure, à la découverte de personnes, de cultures et de terres inconnues. Déchiré entre des impératifs contrariés, chacun nous murmure ses promesses alléchantes au creux de l'oreille. Trop vite, il faut se décider à plonger, résolument, dans un sens ou un autre.

Cette année à l'étranger a l'allure d'une révolution, « moment charnière qui articule deux temps distincts ». *Elle est l'antichambre*. Ce bout de répit avant la « vraie vie ». Alors, elle se doit d'être flamboyante, stupide, rocambolesque et intrépide. On se doit de vivre des amours bêtes, de ne suivre que des cours de philo, de voir la plage plus que l'université.

Alors que faire, quand pris dans l'excitation des grands noms, on ne s'engage pas franchement dans cette direction ? On doute d'arriver à vivre pleinement ce temps en suspension, sous la grisaille et ses beaux bâtiments ; sans les palmiers et les temples de contrées éloignées. Dernier croc de l'étudiant insouciant, tombeau de l'adolescence, clap de fin pour l'enfant en notre sein. Aujourd'hui, on bâtit de grandes ambitions ; une fois passé le seuil de la porte, il sera temps de les réaliser. Demain, il sera temps de choisir un métier. Partir est encore l'étape la plus aisée, car après, il nous faudra rentrer.

Le vertige reprend. Le choix est fait, notre destin *scellé*. Vertige de l'inconnu – l'en-avant n'est qu'une figure aux contours indéterminés et il est trop tard pour se retourner. Vertige de la décision – l'erreur serait capitale. Vertige du trop-plein d'espoir – rêves et réalité font rarement bon ménage. Vertige face à la hauteur, Vertige face à l'ampleur, Vertige face à cette trépignation.

En attendant, on attend.

Ce n'est pas encore l'antichambre ; on se contente de l'imaginer. Pire que l'intermède objet de toutes nos pensées, on est coincé dans ce non-lieu, dans l'attente de sa réalisation et l'angoisse de sa concrétisation. Lesté de promesses et de doutes : et s'il n'y avait pas de découverte de soi ? et si l'on ne voulait pas grandir ? et si l'on refusait de rentrer ? et si là-bas, il n'y avait ni récréation ni révélation ? On toque, pas de réponse. On insiste, mais il n'est pas l'heure. On trépigne et tape du pied, en vain. Pour l'instant, la pièce nous est fermée.

Emma Newhouse-Malek

LE TEMPS D'UNE FUITE

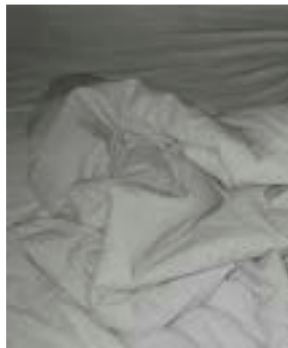
On vante souvent le logement comme un cocon, un « home sweet home » où l'on se réfugie pour recharger ses batteries et échapper à l'effervescence extérieure. Dans une grande ville, pourtant, l'espace domestique se transforme parfois en une simple extension du tumulte quotidien, un lieu de passage plus qu'un havre de paix.

Casanière depuis l'enfance, la frénésie parisienne a bouleversé ma manière d'habiter mon chez-moi. Jamais vraiment ordonné, toujours bruyant, mon appartement est devenu un lieu de transit où je ne fais que passer en coup de vent entre un verre et une séance de cinéma.

Il m'accueille le temps d'une nuit après une soirée mouvementée, avant que je ne le quitte au petit matin, dévalant les escaliers à toute vitesse. Mon appartement n'est plus un sanctuaire, mais une antichambre.

Composée de photos prises au compte-gouttes depuis mon emménagement à Paris, cette série capture ces rares instants où je m'autorise à ralentir et à observer ce qui m'entoure. Un livre abandonné, les vestiges d'une fièvre créatrice sur mon bureau, une veste accrochée à la hâte, mes draps froissés...

Autant de fragments d'un intérieur en perpétuelle recombinaison, témoin silencieux de mes allées et venues.





Texte et photos par **JADE GABION**



PHOTO PAR NINON VOGEL

TROTTOIR A BANGKOK

POEME PAR MATTIAS BRAMI

Des traces de maladie dans des iris désolés
Des farces et tromperies qui s'immiscent affamées
Et pourtant la ville vole

Soufflée par des rêves, écumante de travaux
Soulagée par des trêves étonnantes de mégots

Et dans les champs des idoles

Des temples décorés trop brillants accueillent sans défense
d'amples marchés ambulants qui attendent leur chance
Qu'on les goûte
Qu'on les expire
Et pourtant tu ne penses qu'à te souvenir

Des étoiles semées par des gens des complexes - chacals parfumés
d'amants et de sexe et là, un trottoir sans joie - des pagodes miroirs

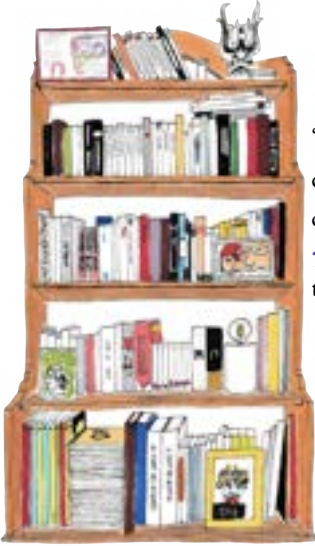
Quand toutes les rues les maisons les artères noires et les poumons
S'entassent
Quatre scooters dépassent les fenêtres drues desquelles pendent des
draps sur le canal
On se dit
peut être
Les doigts sales de querelles et d'impasses

Qu'il aurait fallu aimer moins BRUYAMMENT.

Les autres, vus par un bout de leur chambre

ARose

Il y a des objets ordinaires qui semblent nous définir. Des 'bidules inutiles qu'on mystifie', comme le dit ARose, qui a demandé à ses amis et à 'd'autres qu'elle connaissait moins' de leur parler d'un bout de leur chambre, pour les dessiner. On a gardé aussi quelques mots des détenteurs mystérieux des objets en question.

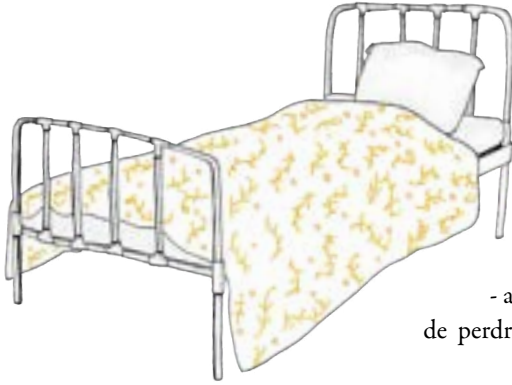


“pas un **petit** objet - me surpasse - de deux têtes - large d'un bras - pend - **menace** - *tout* faire tomber - contre le canapé - cinq étagères - dix-huit ans de ma vie *ou même plus* si on considère **toutes les mains** qui ont touché ses livres - sans ça - perdu - mes livres - mon bois -

“un seul - mes murs - composition - **collés** - **scotchés** - **patafixés** - mélange - polaroids - dessins - cartes postales **de ma mamie** - posters - artistes préférés - **preuve** même de qui **je suis**”



“**emblématique** - collection de mines de **crayons** de **couleur** - CE2 - je passais plus de temps à **ramper sous les tables** qu'autre chose”



“*lit d’orphelinat* - cette phrase n’est pas de moi - mais de tous ceux qui - pieds dans ma chambre - *tiges de fer* - six - blanches - barreaux de prise - gardes - exigu espace - lieu - *RÊVES* - enfance - silence de ma chambre - amour - voguer - *autres rivages*- vols de perdreaux - crépuscule et la nuit - enfance (*presque*) passée.»



“collection - tasses à café - prolifère - composition et taille *variant selon les jours* - toujours là - caféine - flemme”

“tabouret d’artiste dans la rue - pieds *tous rouillés* - repeints - *vert foncé* - seule peinture pour métal - mon père avait *presque* le même dans son appart étudiant - donc c’est la *première chose* que j’ai voulu avoir dans mon studio”



“vinyles - CD - bébé - souvenirs de *voyages* - cadeaux - proches - de moi à moi-même - occasion - *giga bibliothèque*”



“même si - je ne les relis *jamais* - cartes postales - *lettres* - je reçois - *poétique* - tiroir”

Room-by-room eulogy of my first studio apartment,

and the **girl** that lived in it.



In the blue semi-darkness and the gnawing cold of my centralised heating 19 meter squared studio, I could at times remember how we used to run.

All I have to say about that first year alone is commonplace to all embryonic students born into a new home, mere placentas left to lie on the grey plastic imitation wood of their *chambres de bonne* : I was eighteen years old and surrounded by powerful wizards with knowledge of the universe, but all I could think to ask them was whether my boyfriend truly loved me.

I was in a hell in small rooms, my reign knew no bounds.

I was a cheater, in my constant profanities and vulgar behavior;

I was a pansy, sobbing and crucified in the lesbian nightclub bathroom;

I was an alcoholic, finding and unfinding the meaning of adult life; scarcely clad in those constant techno beaux arts parties.

I dyed my hair red and cut it short, I lost and gained weight, I wore my skin dry and flaking.

I had two boyfriends who hated each other, and I hated the both of them in turn.

The apartment resides, as a wound which speaks of unmentionable – unremembered time.

It does not exist anymore, I have no pictures of it, it has been remodeled entirely and a very mean old woman lives in it now. The trick of memory has started, every inch muffling itself into my mind, traumas of interior design only appearing in my nightmares. In that apartment, everything is always happening still, in every non-room or space that remains :

Front door-Hallway

Your skinhead boots scrape against the freshly painted walls, on the way to feed my hoarder neighbour's cat because I was too afraid to go into his apartment. He was an unsettling older man, perverted and lonely, as most perverts are. When I forgot my keys inside on the way to my géometrie spatiale exam, I hit myself in the head so hard that I lost a little scrap of hair from my scalp. I still owe you 200 euros or so for the serrurier.

Couch beneath the mezzanine

When I first moved in I didn't have a bed for a month, my back has never fully recovered from sleeping on that small couch. It had a metal bar underneath the filling, from the cheapest section of the Ikea website. On my ceiling I glued glow in the dark stars, like the ones I had ardently wished for in a letter to Santa so many years ago. Underneath them, I kissed six boys and one girl, none of them mentioned how uncomfortable the couch was.

Kitchen

I cycled through the same four recipes –pesto pasta with peas, mushroom risotto, stir fry noodles, pancakes – you enjoyed telling me I couldn't cut vegetables the "correct way", regardless of their mushy final state in my lower intestine I believed you. You would cook for me since I was "useless" at it then. In November, you took away all of the foreign sharp objects from my kitchen drawers. Only cosmological illusions fed me for the remaining four months.

Bathroom

The floor was a sort of concrete, impossible to clean with a mop. To get the blood stains out of it I had to get on all fours to scrub with a violence, bleed and clean. You told me that was how the head commis had to clean the kitchen of the Georges V – to teach him humility – what a shit job you yearned for. Drunken stupid in a foetal position, I fell asleep under the warm-fed shower to remind me of home.

Balcony

Baby potatoes had birthed in early spring, to my horticultural joy, you made me a salad with them. I refused to smoke near the potted plants, out of fear of contaminating them with my terrible habits. After the halloween party where they stuck me up with nonconsensual needles, my arm was immobile purple and numb. I stepped out on the balcony in hope that the harsh wind would help the blood flow in the big vein that stuck out from my flesh. It didn't.

Mezzanine

As Tracey Emin had, I shared my sleep with platonic loves and little siblings chattering into the near-night of our dreams. Adorned with floral bedsheets and my childhood teddy bears, there was a dead boy beside me, grasping onto my frail succumbing bone-flesh. I left that bed with a surgery in me. That was in a way the worst thing about it, that you had done it to me, in my own bed. The next morning, I called my mother in tears.

I haunted my own apartment for months after;
still in that time that doesn't fit right,
dragging through unlit non-rooms,
I begged for it to come back to me.

The moving day was last September,
after repainting everything over again
I expected I would cry, the tears never came





Narcisse, huile sur toile, 40x50 cm
Juliette Klopp

LE BILLET DE SAM

par Sam le Coutour



scan le QR code

Lieu : Internet

Thème : antichambre

Artistes : inconnu, peu connu, célébrité en devenir, retraité, fond de bac de vinyles et de CD, décédé depuis longtemps, actif depuis peu, catégorie 3 à 4000 écoutes, l'underground de l'underground.

Ambiance et panel d'étude : C'est le bordel et il y a de tout. Bienvenue dans cette expédition où l'on fouille les tréfonds du streaming musical sur Internet.

Premier contact, celui d'une chanteuse qui s'est « perdue en sortant de la chambre ». Aude, seule dans son clip, semble se prendre pour une princesse Disney. Déchirée par ses émotions, elle les exprime sur trois notes et une question « Est-ce que je t'aime encore ? » qu'elle nous répète une bonne demi-douzaine de fois. Si vous avez la réponse dites-moi et surtout dites-lui, elle sortira enfin de son clip.

Mais...qu'entends-je ? Des vers à la volée survolent l'orée pour parvenir à mes pavillons. Serait-ce un trouvère qui chante à travers champs ? C'est Pierre-Paul Danzin. On tombe dans notre expédition sur un de ces poètes chanteurs. Danzin c'est celui qui dans la ligne de Léo Ferré ou Brel vous dicte de la prose « accordéonisée » avant de s'esclaffer de pleine voie avec une batterie, une contrebasse et une guitare manouche qui galopent et valsent soudainement. Vos parents ont tous dans leur bac de CD un Danzin : un de ces musicomédiens tantôt clowns, tantôt conteurs, adepte de poésie-slam ou de swing manouche.

Voici les gros jazziers qui débarquent dans le paysage : le Didier Ithursarry Quartet. La musique débute par un moment de liberté entre les instruments, ils causent, ils piaillent, on dirait des vieux dans la salle d'attente du médecin qui racontent la pluie et le beau temps. Avant que, se mettant alors à swinguer ensemble, ils nous emportent chez le Professeur Layton ou Sherlock Holmes, déambulant avec ce citadin moderne du monde londonien qui n'en finit pas de courir dans son costume de gentleman.

Le pokémon commun de la zone, l'habitué du milieu internet, il est dans son élément naturel : le rappeur SoundCloud, bienvenue à BRATISCASTELNUOVO. Dans un style cloud rap et sur une magnifique image d'un chaton noir à trois têtes, comme le plus mignon des gardiens des enfers, l'artiste ramène le concept d'antichambre à une pièce beaucoup plus concrète, froide où le quotidien et les instants cruciaux d'une vie se croisent et se mêlent. L'antichambre n'est pas une pièce éloignée, elle est ce lieu où se joue sa vie.



The image shows a mobile application interface for a music player. At the top, there is a navigation bar with a hamburger menu icon, a play button icon, the word "Music", and a search icon. Below this, there is a large album cover for "Antichambre" by Pierre Paul Danzin. The cover features a black and white photograph of a three-headed cat. Below the cover, the title "Antichambre" is displayed in a large, bold font. Underneath the title, it says "Playlist" and "164 vues • 38 titres". There are several icons below the playlist information, including a plus sign in a square, a play button, and a share icon. At the bottom of the screen, there is a "Trier" (Sort) button with a hamburger menu icon. Below the "Trier" button, there is a list of tracks. The first track is "Aude - Antichambre" by "AllAzimuthMusic". The second track is "DANZIN - L'antichambre" by "Pierre Paul Danzin". The third track is "Antichambre - Pa" by "Antichambre Proj".

Se connecter



antichambre

S

2025

heures et 13 minutes



ore HD

9 • 5:36

antichambre - LIVE - Ch...

n (Officiel) • 5:35

rfum (Single Edit)

j • 5:17

Enfin, qu'est ce qui n'a pas marché ?
Comment expliquer ce peu d'écoutes ?

Aujourd'hui c'est le premier jour du mois, un jour sacré dans le milieu : chacun va voir combien de vues il a gagné. La réunion des amateurs d'« antichambre » débute. Observons.

Aude est absente, elle est toujours bloquée dans son antichambre : l'antichambre comme prison est une tombe musicale, visiblement. Danzin s'esclaffe, il déblatère sa poésie mais il est seul, les musiciens sont partis et il s'est perdu dans ses descriptions abracadabrantesques d'antichambre traversant le temps pour vous hanter, et les mots l'ont vieilli telle sa propre antichambre.

Le quartet est devenu fou et tourne autour des artistes en swingant toujours plus vite, en éternuant dans leurs instruments toujours plus fort : l'homme des temps moderne lâché sur internet ne semble être plus qu'un vieux sénile qui répète en boucle qu'il fera beau demain. Pour l'habitué de SoundCloud c'est la routine, il retrouve ses compères pour qui son antichambre est universelle, une réalité qui traverse les années mais que tout le monde ignore malgré l'essor de leur espèce : on devrait pourtant les aider à s'échapper de cette antichambre fataliste, mais rien n'y fait, on ne les écoute plus ces rappeurs. Les vues n'ont grimpé pour personne. D'autres communautés sont présentes, habituées : les métalleux qui, par dizaine, traitent de ces antichambres où l'on perd la raison, celle des Enfers et celle qu'ils inventent pour épancher leur vision musicale. Ou encore la scène expérimentale

et électronique qui suggère, imagine et fabrique des illusions auditives évocatrices d'antichambre à travers des étrangetés sonores toujours plus osées.

Mais personne ne les écoute, du moins presque plus personne : je leur ai chacun offert une écoute supplémentaire pour vous les présenter, voire un petit peu plus pour ceux qui ont fait résonner en moi cette « antichambre ». Il y en a tant, de définitions, que j'ai fini par comprendre leur attachement pour ce sujet d'apparence floue qui n'est que multiple. Avouez, vous non plus vous n'avez pas tout compris à ce mot, vous n'avez pas tout saisi, personne ne le peut. Alors sautez dans la marre Internet, en ce jour de recueil pour tous les oubliés de l'antichambre, tapez le mot dans votre moteur de recherche, explorez la playlist et peut-être trouverez vous une définition qui vous convient, une perspective nouvelle ou bien comprendrez vous l'échec commercial de ces artistes. Bienvenue dans l'antichambre du succès musical, cet espace caché du grand public où l'on entend de tout, on en comprend peu mais où l'on ne s'ennuie pas.



LE THÈME AU PIED DE LA LETTRE, SARA COUFFIGNAL ET LÉOPOLD VEZARD DÉCRIVENT PLUSIEURS SITUATIONS QUI S'OPPOSENT À 'LA CHAMBRE'. DANS UN ARTICLE À PLUSIEURS DIMENSIONS, ILS ABORDENT LA FRAGILITÉ PAR RAPPORT AU LOGEMENT, LE MAL-LOGEMENT ET LE SANS-ABRISME, DES SITUATIONS DIFFÉRENTES MAIS IMBRIQUÉES, QUI DÉCOULENT TOUTES DE LA MÊME CRISE

L'ANTRE

LEOPOLD VEZARD

D'EUX

SARA COUFFIGNAL

MLa chambre a beau être et faire mon quotidien (j'y dors!), c'est avant tout l'extension de moi-même. Seul espace dans lequel je me sens libre d'être moi ; j'y suis débarrassée des regards extérieurs, sorte de cocon rectangulaire renforcé contre le monde du dehors. Chambre évoque confort, douceur. Et puis souvenirs, couleurs. Seul endroit au monde dans lequel je suis seule détentrice de l'espace, je me suis imprimée sur ses murs.

L'-anti, alors ? L'anti-chambre ? C'est le monde extérieur. L'in-

confort, les foules étrangères, la cruauté. Le froid, la pluie, le RER. Le RER ?

Le RER, c'est un peu mon anti-chambre à moi. C'est l'espace où -après ma chambre- je passe le plus clair de mon temps : s'y est construit une routine que rien ne vient troubler. Il faut d'abord quitter la chambre, laisser un bout de soi derrière moi. Puis le quai, devenir plurielle. Et l'attente, l'attente dans cet espace qui n'en-est-pas-un qui me (nous) conduit de mon (notre) cocon de banlieue à la violence de la grande ville.

C'est dans les trajets-aller du RER que je me fonds (on se fond) définitivement

dans cette masse imperpersonnelle de franciliens. C'est lors des trajets nocturnes qui m'extraient de la mélasse de la ville que je retrouve peu à peu mes couleurs (nos couleurs) et puis les couleurs de ma chambre (nos chambres). Un peu comme un sas de décompression spatiale, cet espace d'entre-deux qui permet de passer du vide intersidéral au rempart de la navette, seule trace d'humanité à des milliards de millions de kilomètres macrocubiques à la ronde. Il n'y a finalement pas tant de différence entre ma chambre et une navette spatiale. Ni tant de différence entre le RER et le sas de décompression.

À un détail près.

Personne ne dort dans le sas. Dans les recoins des stations de RER, si.

UNE CAGE D'ESCALIER JAUNIE PAR LE TEMPS. AU SECOND PALIER, UNE PORTE ROUGE. DERRIÈRE UN APPARTEMENT EXIGU. UNE FENÊTRE INONDE LA CHAMBRE D'UNE LUMIÈRE PÂLE. QUELQUES VÊTEMENTS PATIENTENT SUR UNE CHAISE. LA VMC DE LA SALLE DE BAIN TROUBLE LE SILENCE. DANS L'ANGLE DU SÉJOUR, UN PETIT COIN CUISINE. À L'OPPOSÉ UN CANAPÉ DEVENU, DEPUIS QUELQUES MOIS, UN LIT DE FORTUNE. UNE COUVERTURE, QUELQUES OREILLERS, LES AFFAIRES DE JOSEPH ENTASSÉES DANS TROIS CARTONS. UN ACCIDENT DU TRAVAIL, SES REVENUS ONT CHUTÉ, ET LES PROBLÈMES FINANCIERS SONT ARRIVÉS. IL NE POUVAIT PLUS PAYER SON LOYER. IL A ÉTÉ EXPULSÉ. ALORS, IL A PRIS SES CARTONS ET S'EST INSTALLÉ ICI, CHEZ UN COUPLE D'AMIS. EN ATTENDANT DE TROUVER MIEUX.

Car s'il est facile de se laisser porter et perdre par le mouvement de la foule qui va et vient constamment entre la banlieue et la ville,

(Quitter sa chambre. Attendre sur le quai au point stratégique qui sera le plus proche de la sortie. Tu le connais par cœur maintenant. L'engin soupire : il faut monter. Gagner ses muscles pour ne pas trop vaciller lors des changements de vitesse, faire attention à ne croiser aucun regard, avoir l'air concentré. Se calquer sur les oscillations des autres. Attendre. Les portes du RER s'ouvrent, l'ondulation déferle sur le quai, les escaliers, les portiques. Garder le rythme, scanner le Navigo, zigzaguer dans les couloirs, s'engouffrer dans le métro. Et puis, le soir, lorsque la vague se retire, refaire le trajet en sens in-

JEANNE A TOUJOURS PAYÉ SES LOYERS DEPUIS QU'ELLE S'EST INSTALLÉE DANS SON 22M² PARISIEN IL Y A 19 ANS : « JAMAIS UN RETARD, JAMAIS UNE DETTE ». MAIS SON APPARTEMENT IDÉALEMENT SITUÉ A CHANGÉ DE MAINS ET SA NOUVELLE PROPRIÉTAIRE SOUHAITE LE RÉCUPÉRER POUR LOGER SA FILLE. FACE AU MOTIF AVANCÉ, JEANNE N'EST PAS NAÏVE. « D'AUTRES ONT DÉJÀ FAIT PAREIL DANS L'IMMEUBLE. ILS REPRENNENT L'APPARTEMENT, AJOUTENT UNE ARMOIRE POUR EN FAIRE UN MEUBLÉ, ET LE LOUENT, DOUBLANT LE LOYER AU PASSAGE. » ELLE COMPTE BIEN RÉSISTER MAIS SAIT QU'ELLE DEVRA PARTIR UN JOUR OU L'AUTRE, DE GRÉ OU DE FORCE.

verse), on est désolés (je suis désolée, c'est que je n'ai pas de pièces), compter le nombre d'arrêts restants, descendre, presque soulagés (soulagée), il faut retrouver le rythme, la foule, la masse, l'agréable anonymité de l'antichambre. Mais là, encore, sur les escaliers, une tâche immobile trouble la rivière fracassante de manteaux, maintenant obligée de s'écarter. Et là, le déclic, le choc, le dégoût : non pas envers ce mon-

verse), il y a des hics à cette mécanique routinière bien huilée, hics qui cassent momentanément la marée et nous renvoient à notre individualité :

(« Bonjour messieurs, je sais que vous êtes beaucoup sollicités mais (...) », baisser les yeux, non, on n'a pas de

sieur et le message sur son carton mais envers nous-mêmes (toi-même) : quand est-ce que nous sommes devenus insensibles ? (Quand est-ce que tu t'es perdue) ?

Jeanne a toujours payé ses loyers depuis qu'elle s'est installée dans son 22m² parisien il y a 19 ans : « jamais un retard, jamais une dette ». Mais son appartement idéalement situé a changé de mains et sa nouvelle propriétaire souhaite le récupérer pour loger sa fille. Face au motif

avancé, Jeanne n'est pas naïve. « D'autres ont déjà fait pareil dans l'immeuble. Ils reprennent l'appartement, ajoutent une armoire pour en faire un meublé, et le louent, doublant le loyer au passage. » Elle compte

JOSEPH EST L'UNE DES MILLIONS DE PERSONNES QUI VIVENT AUJOURD'HUI DANS DES CONDITIONS DE LOGEMENT DIFFICILES EN FRANCE. MAL INVISIBLE OU PLUTÔT INVISIBLE, LE MAL-LOGEMENT PREND UNE MULTITUDE DE FORMES, LE RENDANT D'AUTANT PLUS DUR À COMBATTRE. LE PARC PRIVÉ ÉTANT DEvenu HORS DE PRIX À CAUSE DE LA SPÉCULATION IMMOBILIÈRE, LE PARC SOCIAL DEVIENT LA SEULE OPTION POUR BEAUCOUP, ET LE NOMBRE DE DEMANDES EXPLOSE, TOUT PARTICULIÈREMENT À PARIS. MAIS LES ATTRIBUTIONS RECULENT. LE SYSTÈME EST SATURÉ. EN 2024, ILS ÉTAIENT PLUS DE 2,5M À ATTENDRE UNE PROPOSITION.

bien résister mais sait qu'elle devra partir un jour ou l'autre, de gré ou de force.

Peut-être qu'oublier son individualité dans sa chambre est ce qu'il y a de plus facile. La monotonie des journées est moins difficile à supporter lorsqu'on a laissé ses couleurs derrière soi, et la violence de l'extérieur est moins corrosive lorsqu'on est drapés d'indifférence. Mais l'indifférence est dangereuse.

L'autre jour, dans le RER, en déverrouillant mon téléphone, je suis tombée sur un article qui mentionnait le 30e rapport annuel de la Fondation pour le logement des défavorisés. Eh bien, je me suis pris une claque bien méritée, toute ma fausse désinvolture dans la gueule. J'ai été obligée de me confronter à cette réalité qu'on ne devine qu'à moitié, (ou plutôt que l'on refuse de deviner), lorsque l'on s'aventure hors de sa chambre. Et les

chiffres sont glaçants. L'Anti-chambre accueillait 350 000 personnes en France, en 2024 (en d'autres

DANS LA PRATIQUE, CE DROIT AU LOGEMENT RESTE TROP SOUVENT THÉORIQUE, FAUTE DE LOGEMENTS DISPONIBLES ET DE VOLONTÉ POLITIQUE SUFFISANTE. L'ÉTAT N'EST PAS AU RENDEZ-VOUS. SUR LE TERRAIN, LES ONG ET LES ASSOCIATIONS RESTENT BIEN SOUVENT SEULES FACE À CE FLÉAU SILENCIEUX. PEU PRÉSENTE DANS L'ESPACE MÉDIATIQUE, RELÉGUÉE AU SECOND PLAN DU DÉBAT PUBLIC, LA QUESTION DU MAL-LOGEMENT N'INTÉRESSE GUÈRE, ALORS QU'ELLE EST DE PLUS EN PLUS PRESSANTE, APPELANT DES RÉPONSES QUI N'ARRIVENT PAS.

mots, des personnes sans domicile, à la rue ou en hébergement). L'antichambre parisienne, 3 492. La banlieue, 735. Les stations de métro et de RER, 160. Autant d'individus que l'on croise sans croiser, que notre détachement efface, mais qui sont pourtant bien là.

Il est facile de faire de ce lieu (le métro) un simple site de passage. S'empresser de le quitter sans trop s'attarder sur ses recoins. Détourner le regard. Se diluer dans le confort de la masse impersonnelle et se hâter de retrouver celui de sa chambre.

Mais qu'en est-il de ceux qui ne peuvent bénéficier d'un espace personnel protégé contre l'inconfort, les foules étrangères, la cruauté, le froid et la pluie ? (Un

SELON LA FONDATION POUR LE LOGEMENT, PLUS DE 4M DE PERSONNES ÉTAIENT MAL-LOGÉES EN FRANCE EN 2024. 12M DE PLUS ÉTAIENT EN SITUATION DE FRAGILITÉ PAR RAPPORT AU LOGEMENT. 135% DE PLUS QU'EN 2014. LA CRISE DU LOGEMENT N'EST PLUS SEULEMENT UNE CRISE CONJONCTURELLE, MAIS UNE VÉRITABLE CRISE STRUCTURELLE. IL EST URGENT DE REPENSER NOTRE MODÈLE, FAUTE DE QUOI NOUS CONTINUERONS À FONCER DANS LE MUR EN MATIÈRE DE LOGEMENT. ET LES PREMIERS TOUCHÉS SERONT ENCORE LES PLUS FRAGILES. MAIS FACE À UNE INACTION RELATIVE DES POUVOIRS PUBLICS, C'EST AUX CITOYENNES ET CITOYENS DE S'ENGAGER POUR QUE LE DROIT AU LOGEMENT SOIT UN MINIMUM RESPECTÉ.

abri : une chambre, justement ?) Qu'en est-il de ceux qui ne peuvent obtenir de répit et pour qui le seul espace personnel est... l'espace public, l'espace de tous ?

C'est une réflexion que tout francilien

devrait se faire chaque matin en attendant le RER, tant il est devenu banal de croiser des sans-abris qui mendient dans les rames de métro ou de poser son regard sur un recoin de station occupé par des sacs de couchage et des cartons. Il est inadmissible que ce quotidien devienne habitude, car habitude veut dire monotonie, désintérêt et acceptation. Ceci est donc un appel, naïf et maladroit peut-être : Ne soyons pas indifférents, n'oublions pas ceux qui errent dans l'Antichambre. Il n'est pas normal de devoir faire de l'Antichambre... sa chambre.

Gneugneugneu

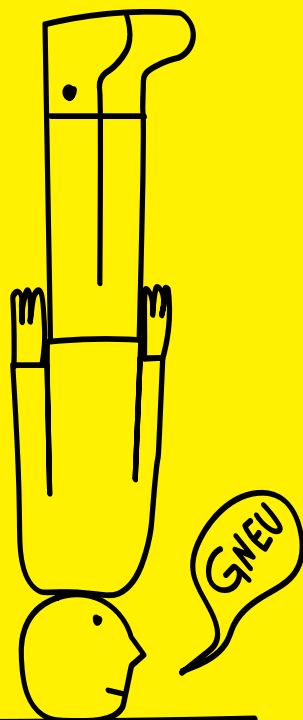
Maoré Bonzom

Le soleil se lève, les oiseaux chantent, et une dix-septième initiative étudiante vient toquer à la porte de mon fil d'actualités Instagram.

Je suis intéressé et après un temps de réflexion, je décide de contacter les personnes à l'origine du projet. La rubrique humoristique me tente bien et je me plonge alors dans le thème aussi profondément que possible. Je cherche la faille, l'entrée, le levier me permettant de faire rire. Le maître-mot est donné, il se dresse face à moi, bien droit et bien planté. Aussi, faire émerger l'humour à partir de lui m'oblige à une chose, le mettre au niveau des gens, lui faire courber l'échine afin qu'il soit assez bas pour s'exposer un peu. Je me dois d'éteindre sa fausse pudeur. Je parle de pudeur parce que, rappelons-nous la promo clinquante du magazine fraîchement arrivé : « Gneugneugneu l'antichambre, cette espace intime, gneugneugneu un non-espace qui existe grâce à vous, gneugneugneu il doit être animé ».

Il s'agit, à quelques détails syntaxiques près, de la description fournie par les créateurs de Pistesmagazine. La consigne est, ne craignons pas les mots, aussi claire que l'eau boueuse d'un marécage. On essaye d'avancer mais on s'enfoncé dedans, ça fait :

« skouik skouik »,



et finalement ça sent autant la vase gluante que l'embrouille : « faites-en un peu ce que vous voulez, les mots sont vos serviteurs. Gneugneugneu ». Ces derniers nous balancent un mot qui a des airs « facile d'accès », mais en réalité, le machin est juste

impossible à manier.

C'est une pièce où les gens attendent avant d'être introduits dans une autre. Le temps s'y écoule lentement. Un espace de transition qui paraît inutile mais qui recèle une importance insoupçonnée. Et puis si tu te risques à l'intégrer dans des expressions, il change carrément de sens. Tenez par exemple « les propos d'antichambre » ; qu'est-ce que c'est ? Des commérages. Au diapason avec l'ambiance boutmysienne vous me direz. Pas faux, mais pour ma rubrique satirique, on n'avance pas vraiment. Le mot veut **tout** et *rien* dire, et ma plume n'a pas commencé à poser son encre qu'elle tremble déjà. J'en profite donc pour délivrer un message aux responsables du journal : en termes de révolution culturelle dans la communauté étudiante, vous êtes davantage proches de Mao que de Malraux ; **plus personne n'osera rien faire après ce numéro !**

Alors, plutôt que de briser ma barque sur un récif de mauvais jeux de mots et de couler au fond de la mer du flop, je piège le mot. Je soulève son masque pour découvrir la supercherie de l'année.

J'imagine iel directeur.rice de la rédaction se réveillant tranquillement de sa nuit bien reposante (*rappel : nous sommes actuellement en séjour hors les murs, chaque instant est reposant*) allant préparer son café en portant son corps avec difficulté, laissant traîner ses yeux à moitié fermés sur tous les objets de la cuisine, puis s'arrêtant sur le calendrier (*moi aussi je me demande qui possède encore un calendrier papier, qui plus est consulté régulièrement*). « Oh non, flûte, zut, culbute, minute, j'ai oublié de trouver un thème pour le premier numéro du magazine, et la promotion débute dans trois jours !! » (*la personne en question sanglote sur sa chaise, recroquevillée comme un vieux fœtus incompetent et procrastinateur*). « Je n'ai pas de thème et le confcall hebdomadaire final est dans 10 minutes ; mes collègues vont découvrir que je ne suis qu'un.une imposteur.rice. ». La magie salvatrice du dernier instant opère et ses yeux tout gonflés par les larmes arrivent à percer cette couche de liquide honteux et angoissé pour voir « **Le mot du jour** », du calendrier Pas Ma Faute.

ANTICHAMBRE.

J'AI DIT ANTICHAMBRE

MESDAMES ET MESSIEURS.

Les trompettes victorieuses crient dans la cuisine. Le mot coche toutes les cases : il sonne bien, il est assez large pour signifier rien et tout à la fois, il est composé de quatre syllabes. **Quatre syllabes vous avez bien entendu ?!** La victoire comme le soulagement est totale. Bonus, et non des moindres, l'antichambre est une pièce caractéristique des appartements de nantis. *Hihhi*, notre lectorat bien doté sera caressé dans le sens du poil (*soyeux le poil bien entendu*). La structure structurante de la pièce en question n'est pas aussi structurée qu'on voudrait nous le faire croire. Finalement, le mot est branlant dans sa nature et sa mission.

Seulement, la rédaction de Pistes est arrivée, par je ne sais quel moyen, à se convaincre qu'en enrobant la fraude dans un tissu de phrases **intello-artistico-épurées**, tout passerait tout seul. Des directives artistiques qui se vantent de n'être que des éclairceuses, des phrases légères, qui attendent qu'on s'en saisisse. Pas de bol ! Ils sont tombés sur le mauvais pigeon. Et maintenant, j'imagine tout ce beau monde bien satisfait de son « travail », zépo sur les sofas d'un café-coopérative solidaire, expliquant à quel point ils sont overbookés, et kÉchos des faits de l'actualité.

Me voilà donc face à mon ordinateur, une musique sobrement triste et dramatique en fond. Je suis apeuré à l'idée de passer complètement à côté de la potentialité humoristique du thème alors qu'en face, mon adversaire est une loque. Un mot qui ne casse pas trois pattes à un canard. Un bidule sans nom ni forme qui ne se démarque pas du lot, qui se noie dans la masse d'un langage pauvre, inexploité, et abandonné par une équipe éditoriale qui, en panne d'inspiration, a envoyé de jeunes brebis créatrices à l'abattoir.



Je pourrais faire un signalement auprès de l'administration, mais ma perte est telle que je suis incapable d'écrire un mail. Mon âme a été transpercée par une lance de lâcheté et de paresse intellectuelle. Tout commençait et voici déjà la fin, l'arrêt prématuré d'une carrière qui s'annonçait brillante. Je me préparais à un échange. Je fantasmais un jeu verbal. Finalement, tout ceci n'a été qu'un *gneugneugneu*.

REMERCIEMENTS

Un grand merci aux contributrices et aux contributeurs pour leur confiance, leur écoute et leur patience :

Maoré Bonzom, Eva Bouin, Loraine Bourget, Mattias Brami, Siméon Brand Del Pozo, Jeanne Bussy, Mathilde Cantat, Sara Couffignal, Ariane Derrien, Inès Fleury, Jade Gabion, Gaïan Guyoton, Gaia Huaira, Juliette Klopp, Sam Le Coutour, Apio Stenmer, Leopold Vezard, Emma Newhouse-Malek, Ninon Vogel.

Pistes tient également à remercier toutes les personnes dont le travail n'a pas été retenu pour cette première édition, ce n'est que partie remise !

Enfin, Pistes tiens à remercier le Collectif 27 et ses fondatrices, **Margaux Ployer** et **Anaïs Rose Leplant-Pocchard** pour leur participation au développement du magazine.

Nos donateurs :

Monique, François, Ophélie, Charles, Nicolas, Frank, Valérie, Michel, Marie-Dominique, Alexandra, Thomas, Gabriel, Trinh Trung, Emmanuelle, Claire.

Nos partenaires :



SciencesPo



pist e s

MA GAZINE

